

Sylviane Chatelain

Le Livre
d'Aimée

roman

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI
DU SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DU CANTON DE BERNE

L'AUTEUR REMERCIE
PRO HELVETIA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE
ET LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DU CANTON DE BERNE
DE LEURS SOUTIENS

« LE LIVRE D'AIMÉE »,
CENT DIX-NEUVIÈME OUVRAGE PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF
ET DANIELA SPRING
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE MYRIAM RAMEL, LAUSANNE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX
PHOTOGRAVURE : IMAGES 3, LAUSANNE
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK

ISBN 2-88241-118-9
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2002 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

C'EST un visage qui flotte derrière la vitre d'un car. Un visage de femme. Elle regarde défilier le paysage, les yeux vagues. Je la vois mal. La vitre est sale ou embuée, zébrée par la pluie. Elle n'est plus très jeune. Je ne la connais pas. Elle n'existe pas. Je ne sais pas pourquoi je vois cette femme, son visage, un jour de pluie. Ce n'est pas moi. Je n'ai jamais pris le car, seule, sur une route en lacets comme celle-là. Je ne suis jamais descendue, une valise à la main, sur la petite place d'un village de montagne.

Pourtant je vois cette place très précisément, mais elle n'est sans doute qu'un amalgame d'autres places vues ailleurs.

Elle a quarante ans, un peu plus. Elle hésite, encore étourdie par le voyage. Et puis elle se met en marche. Elle porte sa valise, tient serré autour de son cou le col de son manteau. Il fait froid. Elle marche vite, bien que la rue qu'elle a choisie soit en pente raide.

Elle ralentit, lève la tête, elle cherche quelque chose, le nom de la rue, un numéro, mais peut-être n'y en a-t-il pas dans un si petit village. Elle s'est arrêtée, elle tire un papier de sa poche, un plan, quelques indications notées avant son départ. Elle regarde autour d'elle, se dirige vers l'entrée d'une maison à l'étroit entre les autres. Elle pousse la porte, disparaît à l'intérieur. Je ne connais pas ce village ni cette maison. Je n'y suis jamais allée. Ils me sont familiers pourtant et cette femme aussi. Je suis restée seule dans la rue. Mais je sais qu'elle monte l'escalier, un escalier de bois, la main sur la rampe, qu'au premier étage elle se penche, trouve une clé suspendue à un clou dans le fond d'un meuble bas. Elle se redresse et maintenant, comme si j'étais montée sans bruit derrière elle, j'attends pour la suivre qu'elle ouvre la porte. Elle dépose sa valise dans le vestibule, entre dans une pièce assez vaste. Et aussitôt, sans ôter son manteau, elle se dirige vers la fenêtre. Elle reste là longtemps, les bras croisés, les mains sur les épaules. Elle ne regarde pas ce qui se trouve autour d'elle, la pièce où elle vient d'entrer pour la première fois, elle ne s'installe pas, elle regarde les toits, au-delà les prés inclinés sur lesquels s'enroulent et se déchirent de patientes coulées de brume.

Elle s'obstine à rester là, trop longtemps immobile. Elle s'efface. Je n'ai plus devant moi que ma propre fenêtre. Dans l'angle la tache jaune d'un arbre, un oiseau perché sur une cheminée, déjà envolé, son cri rauque et bref, les branches nues du bouleau. Et le bruit de la pluie, le grésillement irrégulier des gouttes sur la vitre.

RIEN N'A CHANGÉ, presque rien. La fenêtre devant moi, le jaune de l'arbre, un peu fané peut-être, les branches nues du bouleau. Pas trace d'oiseaux. Un tracteur dans les champs que j'ai cru, au début de la matinée, occupé à creuser ses sillons. Mais je m'aperçois maintenant, avec une pointe de regret, qu'il est resté immobile.

J'ai posé ma tête entre mes bras repliés sur la table. Les mots se cachent. C'est un jeu, ils se cachent et je les cherche. Un jour ils se lasseront et moi aussi. Je le crains, parfois je l'espère. Mais il est encore trop tôt. Je les cherche et je les attends. Un mot, un seul quelquefois et d'autres le rejoignent. J'attends qu'ils m'emportent, me déposent sur le visage, les lèvres d'inconnus qui meurent si je ne les rejoins pas ou qui me suivent et me poursuivent, ne s'en vont pas avant que je n'aie dit et compris ce qu'ils avaient à me dire.

Rien n'a changé. Si pourtant : la montagne, son

corps de baleine échoué devant moi a le dos blanc. C'est tôt pour la première neige.

Ils me font signe, je m'approche, au dernier moment ils se dérobent. Ils veulent m'entraîner quelque part, mais je résiste, je ne veux pas de n'importe quelle route, j'ai le droit de choisir, de refuser celles qui sont trop dangereuses, qui sont au-dessus de mes forces. Alors ils me tournent le dos avec un haussement d'épaules. C'est un jeu difficile, un peu cruel. Je sais qu'ils reviendront. Ils reviennent toujours. Ils savent que je ne peux pas me passer d'eux, que je finirai par les suivre. Ils sont patients. J'entends leurs froissements d'ailes, leurs rires qui ressemblent aux cris confus des oiseaux à l'aube. Ils décrivent leurs tours loin au-dessus de moi, ils ne me perdent pas de vue. Je vais céder, reprendre ma plume. Mais je ne vois pour l'instant que ce visage, le visage d'une femme, derrière la vitre embuée d'un car, qui regarde défiler le paysage, occupée par je ne sais quelles pensées.

Je la vois dans le car, ensuite seule, debout à côté de sa valise sur une petite place de village. Elle n'avait plus qu'à suivre la rue, une rue en pente, le village est construit sur le flanc de la montagne, et elle serait arrivée. Il tombait une pluie fine. Le froid rougissait sa main, celle qui tenait la poignée de la valise, l'autre était enfouie dans sa poche dont elle tirait un billet maintenant et elle poussait une porte après avoir examiné la façade de la maison. Elle savait que le propriétaire était absent. La clé de l'appartement se trouvait dans le corridor, accrochée à un clou dans le fond d'un meuble bas, un meuble à souliers.

Elle fait tourner la clé dans la serrure. Elle dépose sa valise dans le vestibule et, sans ôter son manteau, la maison n'a pas été chauffée depuis longtemps, elle va à la fenêtre. Elle reste là, les bras croisés.

J'aimerais qu'elle se retourne. Je n'ai vu son visage que derrière la vitre du car, brouillé par la pluie et la buée. Je veux la reconnaître, savoir qui elle est, pourquoi elle s'obstine à resurgir devant moi. Mais elle ne me voit pas, ne m'entend pas. Mon impatience est inutile. Je ne peux que l'observer, la suivre pas à pas. Peut-être disparaîtra-t-elle brusquement comme elle est venue, et je resterai seule devant ma fenêtre, le ciel lisse comme une page blanche sur laquelle les oiseaux, de nouveau, tracent d'illisibles messages.

E LLE EST ASSISE à la table d'une étroite cuisine, dans le creux profond d'un fauteuil qu'elle a poussé devant la cheminée, sur le bord de son lit, indécise dans le froid du matin. Ou elle marche sur des chemins qui s'éloignent du village. Elle porte toujours le même manteau, le col relevé. Il n'est pas assez chaud pour la saison, mais elle n'en a pas d'autre.

Elle marche depuis longtemps, elle se glisse à l'intérieur d'une maisonnette, peut-être un refuge de bergers. Elle allume un poêle qui ressemble à celui du chalet de mon enfance. Et aussitôt une même odeur de fumée se mêle à celle, persistante, de l'humidité. Ma grand-mère souffle pour attiser le feu, elle se redresse. Le canapé adossé au mur, le vaisselier dans l'angle, la fenêtre, les prés, un bouquet d'arbres, d'un coup je retrouve chaque détail, le chalet, son odeur et ses bruits, le parfum de thé et de cannelle, de résine, le ronflement du poêle et

dehors les sonneries pensives, lointaines et brusquement rapprochées des troupeaux.

Nous avons porté nos fauteuils de rotin à l'abri du vent devant la façade exposée au soleil. Je retrouve même, sous ma main, la douceur de l'accoudoir usé par tant de mains. Elle porte un tablier sur sa robe. Elle tire un peigne de son chignon, arrange ses cheveux, mais quelques mèches sur les tempes s'échappent déjà et volent avec le vent. Elle sourit. Nous avons bu, mangé des tartines. Elle a versé le thé, m'a tendu le pot de confiture, mange, cela te fera du bien, tu dois être fatiguée. C'est vrai, nous avons beaucoup marché, d'une forêt à l'autre, d'un arbre à l'autre. Et il faudra encore nettoyer les champignons, les mettre à sécher. Je suis fatiguée, mais elle devrait l'être bien davantage, elle est si âgée, contente d'être installée au soleil en face des prés et elle répète qu'il fait bon, n'est-ce pas qu'il fait bon. Et je voudrais oublier tout le reste, ses doigts qui chiffonnaient le drap le jour de sa mort, oublier que le chalet appartient à d'autres, le chalet que mon père aimait, oublier le goût fade de toutes les confitures et ne garder que ce parfum de cannelle et de framboise, ne garder que cet instant, encore un peu, le visage de ma grand-mère devant le crépi blanc de la façade, le vent dans ses mèches, le reflet de son sourire dans ses yeux et la douceur de l'accoudoir sous la paume de ma main. Et les mots d'alors encore inoffensifs, légers comme ces sons de cloche, tantôt proches, tantôt lointains, qui flottaient à la surface des prés.

Mais elle est là, elle m'attend. Le poêle est éteint. Plus rien ici ne ressemble au chalet de mon

enfance. Elle prend le chemin du retour. La chapelle est un bâtiment trapu avec un clocheton, les murs blancs séparés des maisons voisines par d'étroits passages, une église en miniature. Elle aussi je la vois nettement, souvenir de quel voyage, de quel pays ? Elle s'assied dans le fond, mais ne s'attarde pas. Il fait trop froid. Elle pousse la porte de l'épicerie, échange quelques mots sur le seuil avec la vendeuse avant de s'éloigner. Maintenant elle marche vite, la nuit tombe, elle a hâte d'être rentrée, de se blottir dans son fauteuil à la chaleur du feu.

Je ne sais pas ce qu'elle attend. Le téléphone sonne. Elle ne répond pas toujours. Elle a déposé sur la table qui se trouve devant la fenêtre, vis-à-vis de son lit, une pile de feuilles blanches. Mais elle n'écrit pas. La pile ne diminue pas. Et à côté quelques livres qui n'ont pas changé de place depuis le début, qu'elle n'a même pas ouverts.

Elle a disposé soigneusement les bûches dans la cheminée pour que le feu dure longtemps. Elle est assise dans son fauteuil et je la regarde, comme elle regarde les personnages de la bande dessinée qu'elle a feuilletée un instant et laissée ensuite ouverte sur ses genoux. J'aimerais examiner de plus près son visage, mais je ne peux l'observer que du bord d'un cercle infranchissable, me déplacer sur le bord de ce cercle, sans m'approcher davantage, autour de sa silhouette partagée entre l'ombre et la fluide lueur des flammes.

Depuis quelques jours je m'habitue à nos rencontres. Elle m'est devenue très proche, mais encore réduite à quelques gestes qui se répètent dans les mêmes lieux. Je ne connais rien de son passé. Je ne sais pas ce qu'elle deviendra quand je l'abandonnerai,

ou c'est elle qui s'en ira la première. J'attends de comprendre ce qui l'a amenée ici, dans ce village de montagne, pourquoi elle tourne en rond comme si elle ne voulait pas s'éloigner trop, se disperser. Qui téléphone ? Et pourquoi souvent ne répond-elle pas ? Que dit-elle quand, brièvement, elle répond ? Je l'ignore. Elle est, comme d'autres personnages, la forme que prennent mes rêves. Et je ne connais pas toujours la raison ni le sens de mes rêves. Le Livre d'Aimée est ouvert sur ses genoux, sa main oubliée sur une page. Elle réfléchit ou se contente de suivre des yeux la danse imprévisible des flammes. Je suis assise dans l'autre fauteuil en face de la cheminée. Mais elle ne me voit pas ou peut-être ne suis-je pour elle aussi que la forme diffuse d'un rêve.

Les flammes se calment et s'étirent. Elle a relevé ses jambes, les a repliées sur son siège. Ses cheveux tombent devant son visage. Elle recule lentement, toujours plus loin de la lumière, attirée, dans l'encoignure du haut dossier, par un profond creux d'ombres.

Je ne sais pas qui elle est ni pourquoi je l'ai suivie de la place à la maison, pourquoi je l'accompagne encore sur les chemins qui s'écartent du village et dans le froid humide de la chapelle. Je ne peux pas la quitter, pas pour le moment, comme elle aussi refuse de me laisser. Elle réfléchit, sa main sur la page. Et je ne comprends pas ce qu'elle espère, ce que nous espérons tous, tout au long de nos jours, des mois, des années, de ce temps qui se lézarde derrière nous, s'effondre sans heurts dans la poussière accumulée de nos mémoires.

ELLE AVAIT COMMENCÉ, j'imagine, par ne plus supporter le bruit du portail chez ses voisins. Il y avait des travaux chez eux et le bruit de la scie, des marteaux, la dérangeait moins que le claquement du portail qui ressemblait à celui du portail de son propre jardin, parce que, à chaque fois, un très bref instant, elle avait l'impression que quelqu'un venait chez elle, montait l'allée, que quelqu'un allait rompre le silence, quelqu'un assis en face d'elle, elle ne savait qui, elle n'attendait personne. Mais aussitôt elle se souvenait qu'il y avait des travaux chez ses voisins, que le portail claqué sans cesse l'était par des ouvriers, que personne ne viendrait avant longtemps.

Elle avait écrit quelques mots sur une page, noté peut-être la tache jaune d'un arbre dans l'angle de sa fenêtre, la présence d'un oiseau sur une cheminée, déjà envolé, son cri éteint, remplacé par le piétinement ténu de la pluie contre les vitres.

Elle avait écrit ces mots il y avait quelques jours déjà. Et depuis, plus rien. Elle les relisait, regardait par la fenêtre: le jaune des feuilles était passé, les branches du bouleau nues, le ciel vide, plus d'oiseaux, mais dans les champs un tracteur obstinément immobile et le dos de la montagne blanc pour la première fois.

Elle regarde sa montre et se lève. Elle prépare le repas, range la cuisine, occupée et brusquement hésitante, les gestes flottants, elle fait quelques pas, regarde autour d'elle, elle ne devrait pas s'asseoir, elle connaît ces mains qui, dès qu'elle s'arrête, s'appuient sur elle, ces bras, autour de ses épaules, qu'il est si difficile plus tard de dénouer.

Le portail s'ouvre, se referme. Ensuite le bruit de la scie. Quand il se tait, un peu de musique, les ouvriers écoutent la radio. Encore le portail, un léger grincement, un claquement bref, qu'ont-ils à entrer et sortir sans cesse ?

Elle n'a plus rien écrit. L'encre de ses derniers mots a pâli. C'est à ce moment-là qu'elle a décidé de partir.

Elle a poussé la porte, lâché sa valise. Elle n'a pas ôté son manteau. Elle est tout de suite allée à la fenêtre. Le village était accroché à la pente, chaque rangée de maisons serrées les unes contre les autres en dominait une autre. Les toits luisaient noirs sous la pluie. Plus haut les nuages se couchaient sur le ventre des prés renversés, semblaient les entraîner encore endormis, basculer avec eux lentement dans le vide, dans la déchirure qui ouvrait le chemin de la plaine.

Maintenant elle est assise dans un fauteuil devant la cheminée. De nouveau elle sait qu'elle ne

devrait pas rester là dans la nuit qui se soude autour d'elle, mais plutôt se lever, chercher l'interrupteur, manger quelque chose.

C'est ce qu'elle a fait plus tard avec peine. Elle s'est détachée lentement du fauteuil. Sa valise était restée dans le vestibule. J'ai pensé qu'elle allait la prendre et partir. Mais le car qui l'avait conduite ici devait être loin depuis longtemps. Pour aujourd'hui il était trop tard. Elle a allumé la lampe. Je la vois aller et venir. Elle ouvre une porte, dépose la valise sur le lit. Elle revient, pousse une autre porte qui donne sur la cuisine, une pièce étroite, d'un côté un buffet, de l'autre la table contre le mur et, entre les deux, à peine la place de passer. Je la suis. Je distingue mieux l'appartement, presque chaque détail : le vestibule assombri par le portemanteau, ensuite le salon, à gauche la cheminée, un panier rempli de bois, deux fauteuils et une table basse, la porte de la cuisine, en face la fenêtre et sous la fenêtre un radiateur électrique, à droite une chambre, la salle de bains, c'est tout, un guéridon encore sur lequel sont posés le téléphone et quelques bibelots sans valeur, c'est un appartement de vacances livré à des gens de passage, à des inconnus à qui rien de précieux ou de personnel ne peut être confié. La chambre est allongée comme la cuisine, un lit, devant la fenêtre une table où sont maintenant rangés les feuilles blanches et les livres, au fond une armoire.

Elle avait emporté des provisions, mais elle n'avait pas faim. Elle a hésité devant la cheminée, décidé de se contenter pour ce soir du radiateur électrique. Elle s'est arrêtée encore une fois brièvement

à la fenêtre, en a écarté les rideaux. Elle ne voyait plus que la nuit et quelques lueurs, réverbères dans les ruelles du village ou reflets de lampes invisibles d'ici. Elle a transporté le radiateur dans la chambre à coucher. En attendant que la pièce se réchauffe, elle reste assise sur le lit à côté de sa valise.

Elle est à la cuisine, debout devant l'évier, un verre à la main. Elle avale un somnifère, se glisse entre les draps humides. Elle n'a pas défait sa valise. Elle l'a laissée par terre au pied du lit, ouverte et en désordre. Elle ne bouge plus, elle s'endort. Elle espère se réveiller tard le lendemain.

S OUS LA PLUME du dessinateur naissait la silhouette d'Aimée, sa frêle silhouette de petite fille, ses mains nouées sur les barreaux de la grille, les larges plis de sa robe serrée à la taille et ses socquettes blanches.

La plume quittait Aimée, enfermait la grille entre deux hauts murs, dessinait, à l'intérieur, la cour et les arbres, les marches du perron, une façade grise, les ouvriers sur les marches et dans la cour.

Et maintenant la pointe d'un pinceau étendait sur la robe d'Aimée ce bleu transparent, lumineux et fragile qui avait attiré son attention dans la librairie. Alors, dans sa robe aux plis amples, soulevés par le vent, elle avait la douceur fatiguée d'un papillon, les ailes tremblantes, d'un papillon échoué là par hasard et qui tardait trop à reprendre son vol.

E LLE S'EST RÉVEILLÉE alors que le jour venait à peine de se lever. Elle aurait voulu pouvoir se rendormir, elle a essayé, les yeux fermés, immobile entre les draps, mais elle savait que ce serait inutile. Elle a fini par se décider à quitter la tiédeur de son lit, elle a tiré de sa valise un gros pull de laine qu'elle a enfilé par-dessus son pyjama. À la cuisine, elle a trouvé de quoi se préparer un café. Elle a sorti d'un sac en plastique les provisions qu'elle avait emportées et auxquelles elle n'avait pas encore touché.

Le café est brûlant. Elle se lève, revient avec un livre. Elle lit quelques mots, sa tasse chaude serrée entre les doigts. Elle le referme, se coupe une tranche de pain. Elle avale une gorgée, mange lentement, joue avec les miettes sur la table. Sans doute n'a-t-elle pas l'habitude des réveils, des repas solitaires, ni d'un silence aussi tenace. Ce silence l'inquiète et les mots soudain sans intérêt de son

livre, le goût amer du café, les heures de cette journée ouverte devant elle et le désir qu'elle a de rester là sans bouger.

Je la connais mal, mais je suis sûre que rien ne l'empêche, à chaque instant, de partir, aujourd'hui ou demain, de prendre le car pour aller faire un tour dans la ville la plus proche et revenir ou ne plus revenir, rentrer chez elle.

Je ne sais pas ce qu'elle est venue chercher ici, ce qu'elle espère y trouver. J'ignore pourquoi elle s'est enfuie et peut-être est-elle elle-même incapable de le dire, sinon qu'elle ne supportait plus le claquement du portail chez ses voisins, le bruit de la scie ni cette fenêtre immobile, la vision par la fenêtre des arbres et des champs oubliés sous la première neige.

LES OUVRIERS occupés à vider l'école ne semblaient pas remarquer la petite fille à la robe bleue qui les observait accrochée à la grille. Ils auraient pourtant dû se demander ce que voulait cette enfant, pourquoi elle ne retournait pas à ses jeux, ne rentrait pas chez elle.

Elle revenait chaque jour et si l'un d'entre eux lui a adressé la parole, lui a demandé ce qu'elle voulait, elle s'est enfuie sans répondre et puis, discrètement, elle est revenue. Alors ils se sont habitués à sa présence, ils l'ont oubliée.

E LLE A VIDÉ sa valise, rangé ses vêtements dans l'armoire. Elle a empilé les quelques livres qu'elle avait emportés sur la table à côté des feuilles blanches. Ensuite elle est sortie. Le Livre d'Aimée est resté ouvert sur son lit.

Elle prend la direction de la place, hésite un instant, comme moi elle est ici pour la première fois. Quelqu'un, un ami à qui elle a confié son désir de partir, lui a prêté son appartement. Ou elle a lu les petites annonces, elle l'a réservé par téléphone. Elle n'a pas pris la route assez large qu'emprunte le car et qui laisse presque aussitôt derrière elle les dernières maisons. Elle a choisi une des ruelles qui s'éloignent de la place et qui s'écartent les unes des autres, en éventail, sur la pente. Elle a trouvé ce qu'elle cherche. Elle pousse la porte de l'épicerie, probablement l'unique magasin du village, dont lui a parlé son ami ou le propriétaire au téléphone. Elle choisit rapidement sur les rayons ce qu'il lui

faut. En payant, parce qu'elle a l'impression que la vendeuse la regarde avec curiosité, elle se sent obligée d'expliquer qu'elle est ici en vacances pour quelques semaines. La vendeuse l'aide à ranger ses provisions dans son sac, l'accompagne jusqu'à la porte et lui souhaite une bonne journée. Elle reste là un instant, sur le seuil, avant de disparaître dans le fond de son magasin.

Elle se hâte, son sac est lourd. Aussitôt arrivée, elle fait du feu dans la cheminée, elle se sent mieux, un peu installée. Elle va chercher le Livre d'Aimée, approche un fauteuil du feu et s'y installe, détendue dans la chaleur des flammes.

La couverture représente une cour entourée d'un mur, le mur interrompu par une grille à laquelle s'appuie la petite fille. Derrière, au milieu de la cour, une maison massive, carrée, au haut du perron la porte ouverte. Des hommes lourdement chargés, un carton à bout de bras ou sur l'épaule, vont et viennent sur le perron, entre les arbres plantés dans la cour. La cime des arbres, le toit de la maison sont en partie cachés par le titre : *Le Livre d'Aimée*.

Elle est assise devant la cheminée. La lueur instable des flammes tire parfois de l'ombre, à côté de sa main, le bleu de la robe d'Aimée, les plis bleus de sa robe, leurs frémissements d'ailes écrasées contre les barreaux de la grille.

La pluie ne cesse pas, oblique et têtue. C'est un bruit régulier, fatigant si on y prête attention. Je me demande ce qu'elle va faire de ses journées.

La nuit vient. Elle ne bouge pas, blottie dans l'encoignure du fauteuil, sa main sur l'album

qu'elle n'a pas encore ouvert. Les flammes rougissent dans la pénombre, elles faiblissent, se couchent sous le souffle d'une bouche invisible, se ravivent brièvement. Je ne la vois presque plus. Elle s'est peut-être assoupie.

Plus tard, le feu s'est éteint, elle se lève, dépose l'album sur la table. Et son geste reste suspendu dans la nuit.

C'EST un très vieux souvenir. Je regarde mon père occupé à lire, je regarde les feuilles largement déployées de son journal et les signes qui les couvrent, petits et serrés, trop nombreux et presque semblables. Et brusquement, peut-être à cause de son léger sourire, je suis persuadée qu'il fait semblant, que tous font semblant de les comprendre alors qu'ils n'ont aucun sens. J'ai vite oublié mes doutes. J'ai appris à les déchiffrer comme on me l'avait promis. Un livre terminé, un autre choisi, aussitôt ouvert, je ne les ai plus quittés, j'ai vécu dans leur intimité, leur évidente familiarité et c'est le visage de mon père, les gestes de ma mère, le monde autour de moi qui me sont devenus peu à peu étrangers.

Est-ce pour cette raison que j'ai laissé les mots s'évader, que je leur ai ouvert une brèche? Est-ce que j'espérais qu'ils allaient me rendre au monde dont ils m'avaient arrachée ou faire de lui un livre

comme un autre que j'aurais pu feuilleter, reprendre ou abandonner ?

Sans doute n'y suis-je pour rien. Ils ont débordé des pages à mon insu. Ils se sont mis à danser autour de chaque objet. Il n'y a pas de regard sans eux. Il n'y en a plus. Ils sont partout. Chaque fois que j'ouvre les yeux, ils se précipitent. Mais le texte qu'ils proposent n'est qu'un brouillon, une question en désordre qu'ils répètent dans des rires tandis que leur ronde se poursuit.

Et quand je suis fatiguée et que je refuse de les écouter, quand je les oublie, ils disparaissent, mais en même temps qu'eux tout s'efface, je suis aveugle, soulagée de les sentir enfin me tirer par la manche, me guider dans le silence de mon bureau, devant la fenêtre qui me permet de voir les toits, les colonnes de fumée au-dessus des cheminées, les oiseaux, et qui m'en sépare pour mieux me rapprocher d'eux.

Il n'est plus possible de revenir en arrière, là où les signes sur le journal de mon père étaient hors de mon atteinte et moi de la leur. Ils me conduisent où ils veulent, vers ce visage de femme derrière la vitre d'un car, dans ce village de montagne, devant ce feu de cheminée. Ils me conduisent peut-être là où ils veulent que je sois quand ils me quitteront définitivement. Ils se détacheront de moi comme des fruits mûrs, comme des feuilles mortes. Je serai l'arbre de l'hiver qui attend, mais il n'y aura plus de printemps. Les mots que j'écris sont sincères. Mais sont-ils vrais ? Et s'ils ne le sont pas je sais pourtant que je deviens ce que j'écris.